



La démocratie aux champs

Du jardin d'Éden aux jardins partagés, comment l'agriculture cultive les valeurs démocratiques¹

par Joëlle **Zask**

Michel-Claude Girard². – Joëlle Zask, enseigne à l'université d'Aix- Marseille la philosophie sociale et politique, la théorie de la démocratie et de la participation sociale et politique et de l'enquête sociale, ainsi que de l'éducation. Pour bien comprendre l'intérêt de ce livre, il y a lieu de connaître la pensée de John Dewey (qui est l'objet de la thèse de l'auteure). Par exemple, il faut comprendre selon Dewey, la démocratie « comme mode de vie, comme la nécessaire participation de tout être humain adulte à la formation des valeurs qui règlent la vie des hommes en commun » (John Dewey, *The Ethics of Democracy*, 1888).

Joëlle Zask présente ce livre, matière à discussion, dans le cadre de la résurgence de l'aspect de la démarche sociale participative, de la prise en compte de la personne et de la culture du soi liée à la convivialité, face au bien commun qu'est la terre.

L'auteure part de la notion de jardin depuis celui d'Éden jusqu'aux jardins partagés d'aujourd'hui, pour examiner les liens entre les Humains (et plus particulièrement les paysans et petits agriculteurs) et les jardins, et comment, de tout temps, l'agriculture favorise la culture des valeurs démocratiques.

¹ Les Empêcheurs de penser en rond / La découverte – 250 pages – mars 2016.

² Membre de l'Académie d'Agriculture de France. Professeur émérite AgroParisTech en pédologie, rédacteur en chef de la revue « Science du sol ».

Cette approche est développée en quatre chapitres :

- De la culture de la terre à la culture de soi
- Les jardins partagés, laboratoire et la sociabilité démocratique
- Politique du jardinage
- De la terre cultivée à la culture démocratique

L'introduction s'intitule « Se conduire sans un maître » et la conclusion « Assister la terre ».

Le jardin et le jardinier : une pédagogie

Dans la Genèse, Adam (l'Humain) est installé dans le jardin d'Éden, existant avant lui (Ge 2,8). Ensuite (Ge 2,15) Dieu prend l'Homme et l'établit dans le jardin pour qu'il le cultive et le garde, c'est-à-dire qu'il en prenne soin. De ceci il ressort le fait que l'Homme et le Jardin existent par eux-mêmes, mais sont liés, l'un prenant soin du second qui lui-même préexiste.

Le jardinier, le paysan qui est responsable de cette terre, lui est aussi soumis. « La terre dépend de variables nécessaires mais indépendantes de sa [l'homme] volonté. Il doit s'en faire ami ». Quand il cultive le sol il doit tenir compte des imprévus et donc gérer les risques. Pour ce faire s'installe une véritable pédagogie, basée sur l'expérimentation. Le paysan prend conscience de la durée car il doit s'ajuster aux rythmes saisonniers et pluriannuels des plantes. Il découvre le besoin de continuité de l'action, ce qui le conduit à découvrir le développement durable. Il acquiert ainsi, par l'apprentissage, que pour participer à la culture du « jardin » il lui faut, dans la continuité, faire des observations, poser un diagnostic, des hypothèses, se définir un but, puis gérer les risques des imprévus. On trouve dans ce processus tous les ressorts de la pédagogie. On peut dès lors définir un « jardin pédagogique » où « l'expérience ne se délègue pas ». Pour jardiner l'élève mobilise diverses sciences comme les mathématiques, la physique, la géographie, etc. et prendre en compte la nature des sols. Le jardin dépend des soins qu'en prend l'élève. « La culture de la terre est un tremplin vers la culture de soi comme vers la culture de la vie sociale ».

Le jardinage consiste à mener une enquête, c'est une manière de repenser l'école (comme Diwey, Steiner ou Montessori) à l'écoute de la terre. Le jardinier met en valeur les liens Homme-Nature.

En effet, la terre impose ses conditions à l'Homme. Elle constitue un écosystème qui se développe avec ses propres règles. Certaines nécessités avaient été perçues il y a bien longtemps, par exemple dans la bible (Lev 25,4) : « la septième année sera un temps de repos pour la terre ». Les relations entre la terre et le cultivateur est le premier terme d'accords sociaux.

Le bien commun

Dans le même livre du Lévitique (25,23) une autre idée ressort, développée par Joëlle Zack : « La terre ne sera pas vendue, car la terre est à moi et vous n'êtes pour moi que des immigrés, des hôtes ». Comme les fleuves, ou la pluie, la terre est un bien commun. Il n'est pas besoin de la posséder pour la cultiver. Ainsi un groupe de familles peut se mettre « d'accord pour garder en indivision un terrain incluant des terres arables, des communaux... pour gérer en commun les principales transactions ». Il est bon alors de porter la réflexion sur la propriété privée ou publique. Le groupe établit en effet un lien commun (avec ses règles communes comme par exemple dans les jardins partagés) qui ne relèvent ni du privé ni du public. Une règle fréquente est que le lopin, la terre est concédée si le cultivateur en prend soin, et en fait bon usage ; sans soin l'agriculteur est exclu de la terre. Lors d'un héritage, on transmet à autrui le droit de cultiver, s'il en fait bon usage, mais pas la terre qui appartient à la communauté. Ainsi est assuré un développement durable des terres mises en commun.

La démocratie

Dans ces groupes communautaires, l'individu est associé non pas en tant que possesseur d'une parcelle de terre, mais comme participant à la distribution des ressources communes. Les

agriculteurs s'organisent pour gérer en commun ; ceci constitue un premier niveau de démocratie. Une relation nouvelle apparaît entre les personnes qui se regroupent et constituent une nouvelle société dans laquelle s'exercera la démocratie. En effet, mode de vie communautaire, entraide, solidarité, coopérations, indépendance des individus librement associés, constituent la racine de la démocratie participative. Cette dernière éviterait l'accaparement des terres.

L'agriculture comme expérience scientifique

Le chapitre traitant « de la terre cultivée à la culture démocratique » aborde la vision de l'agronomie d'une manière de voir propre à l'auteure. Sa thèse est l'un des intérêts de l'ouvrage car assez éloignée de la manière courante, l'auteure écrit : « Si la « science » agricole au sens expert et positiviste du terme ne peut donc que s'opposer à la science paysanne qui est nécessairement expérimentale ». L'auteure se rallie à Miguel Altieri (professeur à Berkeley) en écrivant que les méthodes issues de l'agroécologie « ne remettent pas en question la logique des paysans *mais* se construisent à partir des connaissances traditionnelles, les combinant à des éléments de la science agricole moderne. De cette manière, l'agroécologie tend à un dialogue des savoirs » ».

L'ouvrage repose sur une grande quantité d'exemples, de cas particuliers, provenant des diverses régions du globe que l'auteure a étudiés. Cette dernière ne fait peut-être pas assez ressortir le poids des territoires, régions, pays, dans lesquels se situent les cas particuliers et en quoi ces très intéressants exemples ont de spécifique. Si bien que la généralisation faite peut être estimée comme un peu hâtive. Les possibilités de conflit, jalousie, etc. entre les participants à ces espaces communs n'apparaissent pas.

Une bonne synthèse est écrite dans la 4^{ème} de couverture, ce qui prouve que la concision peut être étonnamment pédagogique.